la Croix

L’été, on reprend la plume

Discrètement, l’été est propice à l’invention d’une écriture personnelle. Beaucoup s’y attellent avec passion, seuls ou en groupe dans des ateliers qui essaiment partout en France.

Atelier Aleph
Un atelier d’écriture organisé par Aleph. Les femmes sont généralement plus nombreuses que les hommes dans ces sessions.

« É*crire, c’est 10 % d’inspiration, 90 % de transpiration plus un zeste du désespoir de ne pas pouvoir faire mieux. »* Ces propos, prêtés à Harlan Coben, l’auteur américain de romans policiers, illustrent bien la soif d’écrire qui semble, chaque été, s’emparer des Français.

Selon un récent sondage (1), 72 % d’entre eux envisageraient de profiter de l’été pour écrire. Rompre avec la routine, se ressourcer, vivre au calme, faire de nouvelles rencontres…

Les conditions estivales sont propices pour *« creuser leur veine à eux, repérer en eux ce qui est source, germe »,* explique joliment Michèle Cléach, animatrice des ateliers d’écriture Aleph.

« Il existe beaucoup plus de gens qui écrivent qu’on ne le pense », confirme Arlette Mondon-Neycensas, qui animera cet été des ateliers en Aquitaine, notamment à la librairie La Colline aux livres, à Bergerac (Dordogne). *« C’est une passion indubitable, un exercice de quête de soi, de sincérité »,* affirme Marianne Jaeglé, présidente des ateliers d’écriture Elisabeth Bing qui furent, il y a quarante ans, pionniers en ce domaine.

Écrire se travaille

Mais voilà, *« en France, contrairement au monde anglo-saxon, il est difficile d’admettre que l’écriture peut et doit être un apprentissage, à l’instar de la peinture, de la danse ou de la sculpture »,* regrette Marianne Jaeglé.

A ses yeux, *« nous feignons d'ignorer que le fameux "Ô temps! suspends ton vol" de Lamartine n'a pas été le fruit d'une nuit d'inspiration, mais plutôt de dizaines de brouillons, retravaillés les uns après les autres. »*

Écrire se travaille. Il se dit même que certains écrivains renommés ont poli leur écriture en de tels lieux. Mais leurs éditeurs, dit-on aussi, ne veulent pas ternir l'auréole de l'inspiration qui entoure leur poulain. Michel Houellebecq, pour sa part, ne s'en est pas caché.

Alors qu'aux États-Unis, une telle origine est plutôt gratifiante. Marianne Jaeglé évoque un polytechnicien trader qui, après une semaine de stage en juillet, a publié en septembre son premier roman: *« Il le portait en lui depuis longtemps »,* avait-elle alors constaté, se réjouissant de cette éclosion.

Un homme pour cinq femmes

Alors, chaque été, ils s'y collent. Ou plutôt « elles ». *« Habituellement, nos sessions comptent un homme pour cinq femmes »,* note Arlette Mondon-Neycensas. Et encore…

Comme *La Croix* a pu le constater au fil de deux sessions estivales, l'écrivain amateur est une femme, dans la fleur de l'âge mais parfois jeune, ex-enseignante ou qui a exercé ses talents dans le social.

Pourquoi donc cette hégémonie féminine? Frédérique Anne, pour les ateliers Bing, sourit: *« Un homme est parfois chez nous comme un garçon qui veut faire de la danse. »*

Tandis que Michèle Cléach, qui animait début juillet dans les locaux médiévaux d'Aleph, à deux pas de Notre-Dame de Paris, une session consacrée à « Des mots pour dire non », risque une hypothèse: *« Les hommes s'autorisent eux-mêmes. Ils ont souvent un projet de publication. Les femmes, elles, ont besoin d'autorisation ».*

Pourtant, dans la chaleur de l'été, personne n'a envie de jouer ni au professeur, ni à l'élève. *« Il s'agit, ensemble, de créer un objet textuel partageable avec le monde »,* explique Marianne Jaeglé.

Elle poursuit: *« Quand on écrit seul, le texte tourne autour de nous. Alors qu'en atelier, on écrit pour un lecteur. Recherchant la voix singulière de chacun, il faut trouver un compromis entre le désir personnel d'écriture et la façon dont le texte est perçu ».*

Solder les cicatrices de l'école

Difficile chemin, compte tenu des craintes qui taraudent beaucoup d'écrivains amateurs. « *Ce que j'écris n'a sans doute aucune valeur. Je ne sais pas ce que ça vaut »,* entend-on souvent durant les premières heures. Il faut solder les cicatrices de l'école ou de l'apprentissage.

Et pourtant, si l'on en croit la dynamique Coline Hugel, libraire à Bergerac: *« Nous sommes très heureuses d'héberger régulièrement des ateliers d'écriture. Il y a une super-ambiance. On les entend rire. Après, elles restent dehors à papoter ».* Parce que les clients tendent l'oreille, tout comme ils sont attentifs aux nombreux « coups de cœur » de la libraire qui se dit *« exigeante »,* l'écriture prend ainsi sa place dans un univers cohérent.

Ce constat est partagé, à l'autre bout de la pyramide des âges, par Timothée de Fombelle, l'une des stars de la littérature tournée vers les adolescents. Son *Tobie Lolness* (Gallimard Jeunesse), traduit en trente langues, a dépassé le demi-million d'exemplaires. *« Mes jeunes lecteurs créent, échangent, débattent, écrivent »,* constate-t-il.

Des mondes émergents de l'écriture

Contrairement aux idées reçues, face à leurs claviers omniprésents, *« ils sont dans une civilisation de l'écrit; ils écrivent tout le temps, créant des jeux vidéo avec des mots. Il existe ainsi des mondes émergents de l'écriture après lesquels courent médias et éditeurs »*.

Pour s'en persuader, il suffit de jeter un œil sur le blog, et surtout les « cahiers de lecture » du jeune Nathan Lévêque, qui sont en fait de véritables cahiers d'une écriture souvent inspirée.

> Lire aussi: Opération « Lire en short », les livres pour enfants à la fête

Sur ce terreau, Timothée de Fombelle a donc lancé une bouteille estivale dans la mer des jeunes écrivains. Dans le cadre de Lire en short, grande fête du livre pour la jeunesse organisée par le ministère de la culture, il propose un paragraphe inédit de son dernier succès, *Vango* (Gallimard Jeunesse).

À charge pour les 13-18 ans d'écrire la suite. Sans aucune inquiétude pour la star: *« L'été, c'est le moment où on se met à l'écriture. La plupart ont déjà réalisé que le livre n'est ni obligatoire, ni inaccessible. Ils sont tellement "toxicolecteurs" que leurs parents n'arrivent plus à les suivre. Et il y a une vraie porosité entre la lecture et l'écriture. »* Plus dur sera le choix du jury.

« Building stories »

Cette porosité peut prendre bien des formes. Ce matin déjà chaud de juillet, cinq femmes inconnues les unes aux autres expliquaient, au fond d'une riante impasse du 10e arrondissement parisien, pourquoi elles avaient choisi cette session organisée par les ateliers Bing et intitulée (en anglais s'il vous plaît): « Building stories ». Soit « Construire des histoires », soit « Histoires d'immeubles ». L'une *« totalement débutante »,* annonce vivre sa crise de la quarantaine mais affirme: *« L'écriture m'a souvent sauvée de mon émotion. »*

Une autre avoue *« frétiller d'impatience à l'idée de construire son immeuble »,* tandis que sa voisine intrigue: *« Je n'ai jamais vécu dans un immeuble. »* Et les voilà toutes embarquées, une semaine, sur les traces de Georges Perec (*La Vie mode d'emploi*) ou, plus exotiques, de *L'Immeuble Yacoubian* d'Alaa El-Aswany.

> Lire aussi:L'écriture comme un foyer

Elles vont successivement construire chacune leur propre immeuble, puis l'animer d'une ou plusieurs histoires et enfin, faire se croiser ces dernières. L'animatrice, Frédérique Anne, insiste sur le fait qu'aucun niveau n'est prérequis: *« On ne connaît pas, au départ, le niveau d'écriture des participantes. »*

Pendant ce temps, à deux pas de l'île de la Cité, dans les locaux médiévaux et donc biscornus d'Aleph, Catherine, Chantal, Geneviève et les autres tentent de trouver *« les mots pour dire non ».* Le sujet, stimulant, peut prêter aux automatismes de pensée. Mais propositions d'écriture, créations et relectures publiques s'enchaînent.

La relecture commune joue un rôle essentiel

En travaillant le rythme, la tonalité, la couleur, la construction, les images, les plumes et les vies se croisent, réciproquement respectueuses. Il est parfois difficile, pour certaines « scriptrices », de s'autoriser à décoller au-delà des automatismes, tandis que d'autres s'envolent.

Dans un cas comme dans l'autre, la relecture commune joue un rôle essentiel. Elle permet à certaines de garder le lien avec la terre, c'est-à-dire la capacité d'écoute et de lecture des autres, et pour d'autres, de s'en élever. *« Tu écris comme un tir de canon »,* risque l'animatrice. *« Il faut creuser ton sentiment personnel »,* encourage-t-elle aussi, envers une autre stagiaire.

Ils, ou plutôt elles, seraient ainsi une dizaine de milliers, chaque année, à chercher, et souvent trouver, un chemin personnel vers l'écriture. Avec quelques garde-fous nécessaires. Marianne Jaeglé des ateliers Bing y veille de son côté: *« Attention, entre nous, au bavardage stérile. Mais aussi à la "dérive thérapeutique", c'est-à-dire au risque du gourou. »*

De fait, la crête est étroite, notamment lorsqu'on travaille un récit de vie ou une autobiographie, et la tentation grande de faire jouer, au moins en esprit, un rôle de thérapeute à l'animatrice de l'atelier. Cela, elles s'en défendent toutes…

« Rajuster les concordances des temps »

Par ailleurs, ni l'orthographe, ni la grammaire ne sont des préoccupations premières. Même si, reconnaît Michèle Cléach, *« il faut parfois rajuster les concordances des temps ».* Et puis le développement des correcteurs automatiques d'orthographe masque bien des blessures scolaires. Car, en creux, ces plaisirs d'écrire qui se cherchent évoquent des bonheurs qui n'ont pu être atteints, ni parfois même, sollicités durant les années scolaires.

Tant il est vrai, comme le rappelle Marianne Jaeglé, citant Proust, que *« les plaisirs de l'art nous habituent à d'autres satisfactions que celles du confort et de la vanité »*.

Frédéric Mounier

(1) Publié le 6 juillet par Edilivre, éditeur en autoédition, auprès d'un échantillon d'internautes.

http://www.la-croix.com/Culture/Actualite/L-ete-on-reprend-la-plume-2015-07-17-1335575